

Le Renouveau critique à *La NRF* : Roger Caillois et Armand Petitjean

Martyn Cornick, Université de Birmingham, R.-U.

La Nouvelle Revue française, vers le milieu des années 1930, a besoin de se renouveler pour ménager diverses pressions externes et internes. Les facteurs externes relèvent de la conjoncture historique : les intellectuels français, dès 1930-1931, sont conscients de vivre un tournant historique. Ils parlent beaucoup de « *la fin de l'après-guerre* ». Ce sont bien des « *Années tournantes* », selon le mot de Daniel-Rops. Désormais, *La NRF* va se retrouver de plus en plus affrontée aux événements historiques. Malgré ses propres réserves, le directeur Jean Paulhan ne peut plus éviter de tenir compte des événements politiques, et les émeutes du 6 février 1934 donnent un nouveau coup d'accélérateur à l'engagement des écrivains. Les acteurs politiques et culturels finissent par s'unir en vue de créer un Rassemblement populaire, mouvement qui inspirera le Front populaire de 1936. André Gide, l'incarnation même de l'esprit-*NRF*, qui avait déjà proclamé en 1932 dans la revue son enthousiasme devant les efforts de l'Union soviétique, en 1935 atteint le comble de sa visibilité en tant qu'intellectuel ; *La NRF* risquait même de se voir transformée en revue engagée. Pour essayer de rétablir un équilibre politique, Paulhan publie des réflexions de Jacques Chardonne au cours de 1932¹. Désormais, la politique et l'idéologie vont déborder dans le culturel. La montée du national-socialisme en Allemagne, prise en compte avec ce que les compagnons de route ont commencé par voir comme une grande expérience sociale en URSS, encadrent ce débordement, situation que les jeunes intellectuels, tels Roger Caillois et Armand Petitjean, vont ressentir plus vivement que d'autres. Pour interpréter cette évolution conjoncturelle, il fallait inventer de nouveaux outils critiques : le monde moderne idéologisé, et polarisé, avec ses signes, ses rites, ses symboles, tout cela devait pouvoir se soumettre à l'analyse. Sinon, la nation France et la civilisation française risquaient de sombrer. Paulhan fera appel aux talents de Caillois et Petitjean pour apporter ces outils critiques à *La NRF*.

Pour en venir aux facteurs internes, au début des années 1930, le statut de *La NRF* en tant qu'importante institution culturelle s'est déjà établi. Entré à la revue en 1920, au début de 1935, Paulhan se voit enfin nommé officiellement directeur. Comme le rapporte Claude Martin, « *aussi discrètement qu'il était possible, les*

¹ Martyn Cornick, « Jacques Chardonne et *La Nouvelle Revue française*, 1920-1940 », *Roman* 20-50, no. 45, juin 2008, 1-15.

lecteurs de La NRF furent informés [...] dans le numéro du 1^{er} janvier 1935 que le directeur en était désormais Jean Paulhan [...] Au vrai, on ne faisait que consacrer un état de fait². » Paulhan arrive donc au zénith de son autorité à la revue. Pourtant, comme le montre Alban Cerisier, Gaston Gallimard a changé d'attitude, il serait devenu « plus sévère, plus méfiant » à l'encontre de Paulhan. Le monde de l'édition se transforme rapidement, et les critiques ne manquent pas. « Les reproches pleuvent : La NRF serait ennuyeuse, manquerait de jeunes auteurs, aurait perdu de son lustre³. » D'où la nécessité de renouvellement...

Il est utile de consulter le livre de Lina Morino à cet égard. Dans son histoire de la revue, on lit : « À la mort de Jacques Rivière, Jean Paulhan fut choisi pour lui succéder ». Aucune mention des difficultés ayant entouré la succession, aucune mention des rapports souvent difficiles avec Gaston Gallimard. Et de poursuivre : « Une fois l'impulsion donnée à la Revue par une personnalité vigoureuse et que certains on pu juger autoritaire, il lui fallait un "conciliateur", pour qu'elle gagnât en extension et en compréhension. Jean Paulhan y exerce l'autorité et l'ascendant indispensables⁴... » Le souci du nouveau directeur a toujours été, et reste encore, de « maintenir le contact de la revue avec les générations nouvelles ». Paulhan a déjà fait admettre par Rivière, dès 1920, Breton, Éluard et Aragon ; plus tard viennent Jouhandeau, Arland, Prévost, Supervielle, Malraux, Giono. Or, la correspondance entre Paulhan et Petitjean apprend beaucoup sur la préparation de ce livre. Morino, qui avait fait une thèse sur « La NRF dans l'histoire des lettres », la retravaillait en vue de la publication. Commentant le manuscrit en mai 1937, Petitjean y relève plusieurs faiblesses : « Rien sur les conflits de tendance, ni sur la "politisation" d'il y a trois ou quatre ans [...], rien sur les textes documentaires, rien sur l'« Air du Mois », rien sur la sensibilité à l'actualité, [ni] sur le renouvellement de ces dernières années⁵ ». Quels que soient les jugements que l'on porterait aujourd'hui sur ce livre, on sait maintenant que Petitjean l'a retravaillé de près avec Morino, avec la complicité de Paulhan.

Dans ses relations avec Jean Schlumberger, Paulhan apprit que pour l'équipe originale de *La NRF*, « l'important [c'est] nos dernières pages, celles qui

² Claude Martin, *Table et index de La Nouvelle Revue française de 1908 à 1943*, Gallimard, 2009, p. 40-41.

³ Alban Cerisier, *Une Histoire de La NRF*, Gallimard, 2009, p. 329.

⁴ Lina Morino, *La Nouvelle Revue française dans l'histoire des lettres*, Gallimard, 1939, p. 173.

⁵ Armand Petitjean (ci-après A.P.) à J.P., lettre datée du 22 mai 1937, *Correspondance Paulhan-Armand Petitjean 1934-1968*, Gallimard, 2010 (ci-après *Corr.*), p. 112.

[contiennent] *notre appareil critique*⁶ ». S'agissant de la gestion des « notes », Paulhan a fait son apprentissage auprès de Rivière, dès 1920, et à partir de 1925 il poursuivra cette approche. Les familiers de la revue veillaient de près à la qualité des notes. Par exemple, en 1930 Paulhan est admonesté par Roger Martin du Gard pour « *la partie notes, critique de livres et surtout de romans [qui] s'affaiblit, me semble-t-il, de numéro en numéro. Et s'est fâcheux. La NRF renoncerait là, selon moi, à l'une de ses plus importantes missions, et à l'une de ses plus estimables traditions ! Je ne crois pas être seul à l'avoir remarqué*⁷ ». En tant que directeur, Paulhan a dû donc exercer un contrôle permanent de la qualité. La politique de recrutement de la revue est aussi gouvernée par ce principe capital. Peu après sa nomination comme directeur, il s'explique : *La NRF conserve « une ouverture vers les jeunes gens et cette faculté de renouvellement continu qui fait que lorsqu'il se fonde, aujourd'hui encore, un pamphlet ou un journal des jeunes, c'est à des collaborateurs de La NRF que l'on fait appel*⁸ ». Arrivent ainsi au cours des « *Années tournantes* », André Rolland de Renéville (en 1931), Georges Pelorson (1932), Étienne, et finalement Roger Caillois et Armand Petitjean (1934).

L'arrivée de Caillois et Petitjean à *La NRF*

Ils se rencontrent en Khâgne, au lycée Louis-le-Grand, au tout début des années 1930. Caillois et Petitjean, les « *corps étrangers de la classe* » selon celui-ci, partagent bien des traits : ils ont tous deux « *la boulimie* » de la lecture⁹. Ils s'entendent bien, et s'amuse à se faire passer l'un pour l'autre en cours d'allemand ; un jour le professeur s'en est aperçu, ce qui, selon Caillois, « *a failli mal tourner*¹⁰ ». Et c'est ensemble qu'ils arrivent à *La NRF*. Au début de 1934, à l'âge de vingt ans et demi, Petitjean y envoie un premier manuscrit par l'intermédiaire d'Auguste Bréal, ami commun de *La NRF* et de la famille Petitjean. Le jeune Armand a fait parvenir le texte d'une étude sur Joyce, que Paulhan trouve « *extrêmement intelligente* », sinon même « *brillante*¹¹ ». S'il finit par la refuser, la porte de la revue est toutefois laissée ouverte. Petitjean demande s'il peut présenter son ami « *Caillois, Roger, (ancien) ami*

⁶ Jean Schlumberger, *Éveils*, dans *Œuvres*, VI, Gallimard, 1961, p. 492.

⁷ Roger Martin du Gard à J.P., lettre du 17 mai 1930, *Correspondance générale*, V, 1930-1932, Gallimard, 1988, p. 67.

⁸ J.P. à Jean Schlumberger, lettre inédite du 1^{er} juillet 1935, Fonds Jean Schlumberger, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Paris.

⁹ Odile Felgine, *Roger Caillois, biographie*, Stock, 1994, p. 119, et Jean Rostand, d'après A.P., manuscrit autobiographique inédit aimablement communiqué par Clara Mure-Petitjean.

¹⁰ Felgine, *Roger Caillois*, p. 53.

¹¹ J.P. à A.P., lettre du 5 février 1934, *Corr.*, p. 51.

de Daumal, surréaliste (dissident), actuellement normalien¹² » ; le rendez-vous est fixé pour le 9 mars 1934. Il semble que les deux jeunes hommes soient si portés sur les canulars que Petitjean se trouve obligé d'expliquer un malentendu par lequel il s'était fait passer pour Caillois, auprès de Sylvia Beach. Une explication, selon Petitjean, est que Caillois représentait son « *alter ego*¹³ ».

Désormais, bien qu'ils restent amis, leurs chemins seront de plus en plus divergents. En révolte contre son père et ses professeurs, Petitjean échoue au Concours de l'École Normale supérieure, alors que Caillois y entre, pour être reçu à l'agrégation de grammaire en 1936. Petitjean, par contre, part accomplir son service militaire de l'automne 1935 à l'automne 1936, où il médite sur l'état de son pays, tel qu'il est perçu par ses camarades de régiment, mais interprété pour les lecteurs de *La NRF*. Là, il commence à développer ses idées sur la « *disponibilité* », pour se lancer avec l'appui de Paulhan comme porte-parole de la jeunesse. Caillois, lui, sera exempté du service militaire.

L'apport critique de Roger Caillois à *La NRF*

Au moment de son entrée à *La NRF*, Caillois poursuit toujours une activité surréaliste. Mais, dès avant sa rupture avec Breton en décembre 1934, il s'inscrit à l'École pratique des hautes études pour y suivre jusqu'en 1939 les cours de Georges Dumézil (histoire et culture des religions), Alexandre Kojève (Hegel), et Marcel Mauss (sociologie). En mai 1934, il publie une première version de « La Mante religieuse » dans *Minotaure* et écrit pour les *Cahiers du Sud*. Paulhan l'invite en novembre 1935 à donner « *régulièrement des notes pour La NRF*¹⁴ ». Entre 1936 et l'entrée en guerre, Caillois écrit dix-sept notes ainsi que six articles. Une rapide analyse montre que les livres choisis par Caillois et Paulhan reflètent bien sa formation et ses intérêts, qui sont surtout ethnologique et sociologique.

De quelle approche critique s'agit-il chez Caillois ? Jean Wahl, rendant compte avec enthousiasme du premier livre de Caillois – *Procès intellectuel de l'art*, publié à compte d'auteur en 1935 – en donne une idée succincte. Caillois, âgé de vingt-deux ans lorsqu'il rédige ce livre, serait « *un des jeunes esprits philosophiques les plus pénétrants d'aujourd'hui* ». Même s'il se sépare d'André Breton, il ne nie pas l'intérêt de l'irrationnel. « *Caillois pourtant, croit à la rigueur, à la cohérence, à*

¹² A.P. à J.P., lettre du 3 mars 1934, *Corr.*, p. 53.

¹³ A.P. à J.P., lettre du 26 mars 1934, *Corr.*, p. 54.

¹⁴ J.P. à Roger Caillois (ci-après R.C.), lettre du 12 novembre 1935, *Correspondance*, 1934-1967, édition établie et annotée par O. Felgine et C.-P. Perez, Gallimard, 1991, p. 31.

*l'explication*¹⁵. » Le monde moderne est marqué par l'irrationnel et, selon Wahl, son apport critique est d'y accéder par la science. Mobilisant sa formation, Caillois s'applique vigoureusement à l'élucidation des phénomènes du sacré, de la guerre, des mythes.

Le premier livre recensé par Caillois dans *La NRF* en mars 1936 est *L'Homme, cet inconnu*, le best-seller d'Alexis Carrel, prix Nobel de 1912, à l'époque une grande célébrité et relancé dans une carrière de scientifique engagé. Traduit en une vingtaine de langues, le livre connaît un grand succès. La première phrase du compte rendu de Caillois annonce cependant un jugement différent : « *Cet ouvrage traite avec une médiocrité affligeante un sujet qui mériterait mieux*¹⁶ ». Commentant une première version, Paulhan s'avoue « *un peu embarrassé pour Carrel. Je suis sûr que vous avez raison, pourtant après tout le bruit autour de l'ouvrage, je voudrais que vous ayez raison avec un peu plus de preuves* ». Il souhaitait voir Caillois arriver à développer « *un peu plus, et préciser, [son] opposition*¹⁷ ». À lire la « note » telle qu'elle paraît dans la revue, Caillois démontre ses « preuves » en citant de Carrel deux propositions contradictoires, numéros de pages à l'appui. Il admet certes la nécessité « *d'une étude approfondie biologique de l'être humain* », mais le livre qu'il critique est « *d'une telle grossièreté de pensée qu'il semble plus destiné à décourager l'intérêt qu'à le susciter* ». Peut-être pour modérer sa critique et pour la rendre plus constructive, Caillois ajoute que le livre peut tout de même donner « *le goût d'étudier plus avant le jeu des forces biologiques élémentaires qu'implique l'individualisation de tout organisme animé dans un milieu inanimé...* » Le sujet, pour Caillois, est absolument fondamental en 1936, au vu de l'évolution rapide des recherches scientifiques dans le domaine de l'étude de l'instinct ; mais le livre de Carrel représente une occasion manquée. Ce premier compte rendu apprend deux choses : Caillois affiche une remarquable confiance en lui-même, critiquant le livre sur un fondement de connaissances très solide. Et loin de vouloir produire des éreintements gratuits pour se flatter ou se promouvoir, il n'a pas peur de prendre à bras le corps les questions brûlantes de son époque.

Ce compte rendu illustre bien l'approche critique cailloisienne : « *pour ma part, quand je parle d'un livre, c'est toujours dans l'intention de lui ajouter quelque*

¹⁵ Jean Wahl, « *Procès intellectuel de l'art*, par Roger Caillois », *La NRF*, n° 268 du 1^{er} janvier 1936, p. 112-113.

¹⁶ *La NRF*, n° 270 du 1^{er} mars 1936, p. 438-439.

¹⁷ J.P. à R.C., *Correspondance*, lettre du 15 janvier 1936, p. 34.

*chose, sans quoi je n'en parle pas. Et les comptes-rendus de La NRF sont en général de cette sorte*¹⁸. » Les livres recensés par Caillois font partie intégrante des recherches destinées à nourrir son propre travail sur le mythe, le sacré, la méthodologie scientifique. Parmi les autres livres soumis à son regard critique en 1936 et 1937 sont *Les Propos de Sorel, La Guerre dans les sociétés primitives, Mœurs et coutumes des Bantous*, ainsi que les *Œuvres* de Balzac dans la collection de « La Pléiade ». La violence, la guerre, l'ethnographie comme méthodologie scientifique, tout cela influence simultanément, et de façon multivalente, ses propres écrits critiques.

Examinons d'autres exemples : dans son recensement du livre de Maurice Davie sur *La Guerre dans les sociétés primitives*, Caillois ne constate-t-il pas que « *la guerre, en effet, doit d'abord se définir comme un fait de la société* » ? Il en fera le lien direct avec la conjoncture du moment en 1936 : « *on comprend qu'une société où les tendances individualistes peuvent librement se développer (la démocratie libérale par exemple) soit moins portée à faire la guerre et surtout à la valoriser qu'une société de type dit "totalitaire" dont la structure y est d'avance adaptée, à la fois par les cadres dont elle se sert et par la psychologie qu'elle suscite*¹⁹ ».

Parfois Caillois lève la voile pour laisser entrevoir ses convictions critiques. Dans son évaluation de l'étude sur les Bantous, il tient qu'Henri Junod « *a beau traiter d'une société africaine, il est pour toute société un fil d'Ariane d'autant plus utile qu'il ne faut pas en espérer de sitôt l'équivalent pour une civilisation infiniment plus complexe, comme la nôtre* ». Si Caillois trouve de quoi louer dans cette étude, l'auteur transgresse néanmoins un principe fondamental : « *les "conclusions pratiques" de caractère philanthropique ou autre, dont M. Junod a cru devoir suivre chacune de ses descriptions sont absolument déplacées dans un ouvrage de ce genre et doivent en être totalement bannies.* » Voici le principe à respecter : « *Dans un travail scientifique, toute préoccupation de ce genre apporte avec elle une possibilité de soupçon* », car elle risque de miner l'objectivité scientifique de l'observateur. « *Or l'objectivité scientifique, comme la femme de César, ne doit même pas être soupçonnée*²⁰. »

L'introduction de Caillois à *La NRF* apporte bien davantage qu'un simple rajeunissement du personnel. Sa présence, et l'ampleur de la place que lui réserve

¹⁸ R.C. à J.P., *Correspondance*, lettre du 18 octobre 1938, p. 100.

¹⁹ *La NRF*, n° 275 du 1^{er} août 1936, p. 384-385.

²⁰ *La NRF*, n° 280 du 1^{er} janvier 1937, p. 116-118.

Paulhan, permettent à la revue de rajeunir son intérêt déjà vif pour l'analyse ethnologique des phénomènes du monde contemporain²¹. Caillois y apporte également une nouvelle approche à l'analyse politique et à l'étude du pouvoir contemporain dans une civilisation où paraît dominer le despotisme²².

Il y a enfin complicité entre Paulhan et Caillois à l'égard du Collège de Sociologie. La place manque pour développer ce thème²³, mais relevons tout de même que le Collège, en juillet 1938, ne disposant pas de sa propre revue, se voit fourni d'une prestigieuse tribune dont le directeur allait être décoré de la Légion d'Honneur²⁴. La formation du Collège représente l'un des points culminants du renouvellement critique au sein de *La NRF*, grâce surtout à l'apport de Caillois. Le numéro de juillet 1938 s'ouvre avec son introduction : « *Il semble que les circonstances actuelles se prêtent très particulièrement à un travail critique ayant pour objet les rapports mutuels de l'être de l'homme et de l'être de la société : ce qu'il attend d'elle, ce qu'elle exige de lui* ». Caillois et, avec lui, Paulhan et *La NRF*, veulent combler un vide : « *on n'a pas encore pris suffisamment conscience des possibilités qu'elles offrent [c'est-à-dire les sciences de l'homme] – tout un côté de la vie collective moderne, son aspect le plus grave, ses couches profondes, échappent à l'intelligence*²⁵ ». Même s'il semble que Paulhan ait soufflé le chaud et le froid sur le Collège²⁶, le moins que l'on puisse dire est qu'il a bien voulu soutenir son effort. Le texte de Caillois, « Le Vent d'hiver », accompagnant les deux autres de Georges Bataille et Michel Leiris dans le numéro de juillet 1938, en a inquiété plus d'un. « *Mais pourquoi La NRF devient-elle fasciste ?* » (*Je crois que c'est le ton du Vent*

²¹ Il faudrait tracer l'évolution de la critique ethnologique dans *La NRF* entre 1918 et 1940. Dès 1919, elle s'oppose à l'idéologie occidentaliste, voire suprématiste, du Parti de l'Intelligence ; ensuite il y a la critique de l'œuvre d'Henri Massis par André Malraux, et l'apport de la philosophie de l'Orient, exposé surtout dans « Sur l'Inde », de Jean Grenier, en 1931 – voir M. Cornick, « In Search of the Absolute: the *Nouvelle Revue française*, and Uses and Meanings of the Orient (1920-1930) », *Modern and Contemporary France*, février 2006, p. 15-32. Signalons enfin que *La NRF* publie des essais de Lucien Lévy-Bruhl, Paul Masson-Oursel, Michel Leiris, et Jacques Soustelle, parmi d'autres.

²² « *L'exercice du pouvoir*, par Léon Blum (NRF) » [et d'autres livres], *La NRF*, n° 289 du 1^{er} octobre 1937, p. 673-676.

²³ Voir Denis Hollier, *Le Collège de Sociologie 1937-1939*, Gallimard, « Folio », 1995.

²⁴ « *Il y aurait beaucoup à dire sur les décorations, et il va de soi que c'est de La NRF qu'il s'agit. Eh bien, je trouve qu'elle la mérite, et ce n'est pas peu de chose qu'elle porte aussi naturellement, ce mois-ci [septembre 1938], ta chronique et celle de Petitjean, qu'elles y soient à leur place, et comme appelés. Enfin, j'étais vraiment content de les lire, et fier.* » J.P.-Marcel Arland, *Correspondance 1936-1945*, édition établie et annotée par Jean-Jacques Didier, Gallimard, 2000, lettre du 17 août 1938, p. 104.

²⁵ « Pour un Collège de Sociologie, Introduction », *La NRF*, juillet 1938, p. 5-6.

²⁶ « *Paulhan, selon Armand Petitjean, se montre assez froid quand il parle du Collège : il ne le prend [pas] vraiment au sérieux...* », Felgine, Roger Caillois, p. 161.

d'hiver.)²⁷ » Cette réaction se voit confirmée par René Berthelé, résumant ainsi les idées ambivalentes derrière ce texte : « *Révolution aristocratique, révolution intéressée, révolution fasciste* », et de conclure : « *Craignons qu'un éventuel dictateur, en mal de justifications idéologiques, n'aille demander un jour au Collège de Sociologie l'appui de son manifeste. Il faut honnêtement signaler à Roger Caillois qu'il court ce danger*²⁸ ». Et le débat n'est pas clos : Odile Felgine soutient que « *Caillois ne peut honnêtement être accusé d'avoir eu des sympathies fascistes* », alors que Daniel Lindenberg « *perçoit le Collège comme un élément d' "une nouvelle droite en formation"*²⁹ ».

L'apport critique d'Armand Petitjean

Comme chez Caillois, pour Armand Petitjean les années 1935-1937 sont très occupées, sinon formatives. Alors que Caillois est reçu à l'agrégation en juin 1936, Petitjean, « *le mobilisable* », est au service militaire. Déjà il écrit beaucoup. Après un premier compte rendu³⁰, Petitjean achève son ouvrage *Imagination et réalisation*, « *curieux pamphlet* », écrit Paulhan, « *où l'on joue des "découvertes métaphysiques" [...] à la façon dont les surréalistes jouent des mots et des choses*³¹. » Ce premier ouvrage de Petitjean bénéficie non seulement du « *double parrainage de Jean Giraudoux et de Bernard Groethuysen* », mais aussi de cette extraordinaire publicité dans *La NRF*, signée de Paulhan en son propre nom. Pour un aussi jeune écrivain n'ayant pas encore publié de livre, cette publicité représente une remarquable expression de confiance.

À lire leur correspondance, il est clair que Paulhan est frappé par l'intelligence, l'énergie, et les capacités linguistiques du jeune homme. Il signale à Gaston Gallimard que Petitjean « *parle six langues (y compris le Joyce) et a lu trente mille livres*³² ». Paulhan ne tardera pas à insister : « *Petitjean est un homme de génie* » ; non seulement sait-il six langues, mais « *il connaît les sciences contemporaines mieux que bien des spécialistes des sciences*³³ ». Pendant son service militaire, Paulhan lui fait parvenir livres, revues et commentaires sur *Les Fleurs de*

²⁷ J.P. à R.C., *Correspondance*, lettre du 5 août 1938, p. 86.

²⁸ *Europe*, octobre 1938, p. 276.

²⁹ Felgine, *Roger Caillois*, p. 155 et 158.

³⁰ « *Gueule de pierre*, par Raymond Queneau », *La NRF*, n° 259 du 1^{er} avril 1935, p. 622-625.

³¹ « *Imagination et réalisation* », *La NRF*, n° 270 du 1^{er} mars 1936, p. 460. Le livre sera édité par Denoël.

³² Cité par Cerisier, *op. cit.*, p. 336.

³³ J.P. à Gallimard, lettre du 1^{er} août 1937, *Correspondance, 1919-1968*, édition établie, préparée et annotée par Laurence Brisset, Gallimard, 2011, p. 146.

Tarbes. Et puisqu'il est doué en langues modernes, Petitjean est sollicité pour faire des traductions : ses premiers écrits passent dans *Mesures*, la revue d'Henry Church³⁴, où il contribuera six fois.

En pleine euphorie du Front populaire (juin 1936), depuis sa garnison à Toul Petitjean écrit qu'il est en train de composer un essai provisoirement intitulé « État des forces disponibles de la jeunesse française³⁵ ». Or, si l'action critique de Caillois porte sur le sacré, celle de Petitjean est d'explorer le rôle de la jeunesse contemporaine, négligé jusque-là, et, par conséquent, de faire une radioscopie de la santé de la France. Même sans le lire, Paulhan répond que cet essai « *conviendrait très bien à La NRF* »³⁶. Ce texte, daté de juillet 1936 à Haguenau, paraît finalement en janvier 1937. Pierre Hebey a raison de dire que « Disponibilité de la jeunesse française actuelle », qu'il appelle « *manifeste* », éclate dans les pages de la revue comme un « *discours iconoclaste* »³⁷. Le message en est que l'on ne saurait plus en France ignorer la jeunesse. Pour Petitjean, « *les disponibles [...] supposent les "révolutionnaires" qui, plus conscients qu'eux-mêmes, agissent dans leur sens. Bref, ce sont les hommes de bonne volonté, de plasticité à l'histoire* ». L'avertissement claironné par Petitjean est simple : il ne faut plus rien gaspiller des ressources humaines françaises, surtout pas celle de la jeunesse : « *De là l'intérêt d'une enquête sur la disponibilité d'un pays comme la France qui, saturé de contraintes pendant la guerre, est fort en retard d'histoire, d'événements consentis ou suscités depuis et où, par ailleurs, les traditions révolutionnaires sont à ce point vivaces. Particulièrement il importe de la rapporter à l'élément disponible par excellence : la jeunesse*³⁸ ». Ce thème va rester une constante chez Petitjean : désormais, puisque sa génération est la première « *depuis la Guerre à prendre et à avoir le temps de se former en tant que génération*³⁹ », il s'engage à développer ses idées touchant la « *disponibilité* » et le « *mobilisable*⁴⁰ » pour les transformer en une volonté de préparer la jeunesse à la guerre menaçante. Avec la connivence de Paulhan, Petitjean devient un porte-parole

³⁴ « Lettre de créance », *Mesures*, n° 1, 15 janvier 1936, p. 81-90 ; Traduction de « De Honni-soit à Mal-y-chance », par James Joyce [*revue par l'auteur*], *Mesures*, n° 1, 15 janvier 1936, p. 91-99 ; « L'Œil. Exposé des motifs », *Mesures*, n° 4, 15 octobre 1936, p. 55-65.

³⁵ A.P. à J.P., lettre du 23 juin 1936, *Corr.*, p. 73.

³⁶ J.P. à A.P., lettre du 5 juillet 1936, *Corr.*, p. 73.

³⁷ Pierre Hebey, *La NRF des années sombres 1940-1941*, Gallimard, 1992, p. 408.

³⁸ « Disponibilité de la jeunesse française actuelle », *La NRF*, n° 280 du 1^{er} janvier 1937, p. 27-38 (citation p. 28).

³⁹ *Ibid.*, p. 31.

⁴⁰ « La Condition de mobilisable », *Europe*, juin 1939, p. 156-171.

privilegié pour la jeunesse. Sa clairvoyance à l'égard des menaces d'une nouvelle guerre rappelle celle de Charles Péguy à la veille de la Grande Guerre. D'ailleurs, la figure de Péguy, et surtout le « mythe » péguyste, vont revêtir une inspiration primordiale pour Petitjean dès l'*Anschluss*⁴¹. Tout ce dynamisme se double d'une activité énergique en dehors de la revue : à part *Mesures*, dès avril 1937 Petitjean participe aux débats entourant la création des *Nouveaux Cahiers* d'Auguste Detœuf⁴². Sa réputation sera encore plus rehaussée par sa collaboration à l'hebdomadaire du Front populaire, *Vendredi*, dont il assume à partir d'octobre 1937 la responsabilité de la rubrique critique « La Bataille des Livres ».

Paulhan a renouvelé la critique à *La NRF* par le recrutement des jeunes, ainsi que par la modernité des thèmes qui y sont traités. Le but de la nouvelle rubrique, « Le Bulletin de *La NRF* », est de laisser « *au lecteur le sentiment qu'il sait tout : une impression de "comble", d'"au courant"*⁴³ », ambition moderne s'il en est. Petitjean est chargé de fournir des notules en deux lignes pour ce « Bulletin ». Malgré les réserves du Comité, cette innovation critique est adoptée. La jeune recrue s'habitue vite « *à tenir le Bulletin régulièrement*⁴⁴ » et, en septembre 1937, Paulhan apprécie suffisamment son travail pour qu'il lui propose de le signer de son propre nom. À cette époque, le pseudonyme de « Jean Guérin » cache autant le nom de Petitjean que celui de Paulhan. Celui-ci écrira : « *Il me faut avouer que les meilleures notes du Bulletin sont de Petitjean (à regret). Je vous promets que c'est un homme de génie que nous tenons là (et quelle gentille sagesse, avec ça. Et de quelle puissance, quand il veut)*⁴⁵ ». L'autre rubrique où pénètre l'esprit moderne est l'« Air du mois », déjà inauguré en 1933. À mon sens, Petitjean devient un fournisseur des meilleurs « Air du mois ». En mars 1937 paraît « Les Écrivains combattants d'Espagne à la Mutualité », où, dans un langage mêlant sarcasme, enthousiasme et adulation, Petitjean donne l'écho d'une réunion d'écrivains dont la vedette est son propre héros André Malraux : « *Il faut avouer que ce fut magnifique [...] De ma vie [...] je n'ai vu une telle maîtrise de soi, un tel pouvoir d'homme, de l'homo loquens, de l'homme même sur les*

⁴¹ Voir M. Cornick, « Une "voix de mémoire" : Jean Paulhan et *La Nouvelle Revue française* face à la guerre, 1938 à 1940 », in J.-C. Perez (dir.), *Paulhan: Le Clair et l'obscur. Colloque de Cerisy-la-Salle 1998*, Gallimard, 1999, p. 245-264.

⁴² Voir surtout « Jeunesse », *Nouveaux Cahiers*, n° 6 (1937), et son « Air du mois » sur « *Les Nouveaux Cahiers* », *La NRF*, n° 283 du 1^{er} avril 1937, p. 644-647.

⁴³ J.P. à A.P., lettre du début janvier 1937, *Corr.*, p. 83.

⁴⁴ A.P. à J.P., lettre du 19 mai 1937, *Corr.*, p. 111.

⁴⁵ J.P. à A.P., lettre du 19 septembre 1937, *Corr.*, p. 149, et J.P. à Jean Schlumberger, lettre inédite [septembre 1937], Fonds Schlumberger, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Paris.

hommes. [...] Vous connaissez Malraux, vous l'avez vu en photo, vous savez qu'il dispose d'une mèche très nerveuse [...] Tout ce qu'il dit est intelligent et simple, volontaire et naturel, personnel et humain, neuf et d'expérience. Derrière sa pensée, c'est vrai, il y a l'action »... Et Petitjean de conclure, non sans émotion : « lorsqu'enfin vous avez parlé non point pour nous, dans la salle, mais pour eux, aux tranchées – vous nous avez donné une idée de la grandeur humaine. La preuve : ce n'est pas vous qu'on applaudissait, c'était l'Espagne⁴⁶ ». Détail signifiant, Paulhan dévoile le but politique sous-jacent à la publication de cet « Air du mois » : « Il y a une raison qui me ferait particulièrement tenir à ce que vous écriviez cet "Air du mois" sur Malraux : c'est l'ignoble campagne contre Malraux de Je Suis Partout (sans compter celle de Gringoire, qui va, paraît-il, commencer)⁴⁷ ».

Le retournement patriotique de *La NRF*

En mars 1938 l'atmosphère s'assombrit, surtout lors de l'*Anschluss*, annexion de l'Autriche par les Nazis. Comment réagir à *La NRF* ? L'*Anschluss* arrive à un moment fatidique non seulement pour la France, mais aussi pour *La NRF*. Hitler pénètre en Autriche le 10 mars, lorsque la France n'a plus de gouvernement. Paulhan lance au même moment une enquête demandant pourquoi le Front populaire en est arrivé au « fiasco complet⁴⁸ ». Or, dans une chronique intitulée « Dictature de la France », qui sera considérée comme la marque d'un retournement patriotique de la revue, Petitjean se saisit de l'occasion pour pousser un cri d'alarme, un véritable avertissement à la France entière. « La France est menacée comme jamais au cours de l'histoire⁴⁹ », s'écrie-t-il. Malgré certains efforts pour contrer « l'égoïsme de notre bourgeoisie, la futilité de nos intellectuels, la barbarie de nos nationalistes [...] », « aucun peuple n'est aussi mal représenté par sa politique, par sa littérature, que le peuple de France ». Il fallait affronter la triste réalité de 1938 : la politique française est défailante, donc dangereuse. Petitjean exprime sa frustration devant l'inertie des gouvernants : « Eh bien, nous en avons assez ». Il s'engage patriote : « Je suis l'un des quelques millions de jeunes hommes de France qui sont mobilisables ». S'il était appelé à se faire tuer, il saurait très bien pour quoi : « pour défendre un pays que j'aime, et qui est le mien ».

⁴⁶ « Les Écrivains combattants d'Espagne à la Mutualité », *La NRF*, n° 282 du 1^{er} mars 1937, p. 473-475.

⁴⁷ J.P. à A.P., peu après le 1^{er} février 1937 *Corr.*, p. 92.

⁴⁸ J.P. à A.P., lettre du 8 mars 1938, *Corr.*, p. 179.

⁴⁹ « Dictature de la France », *La NRF*, n° 295 du 1^{er} avril 1938, p. 663-665.

Jean Schlumberger applaudira ce raidissement de la ligne éditoriale dans sa propre prise de position, après Munich, en novembre 1938 : « *Ce qu'il y avait, dans ces pages, d'un peu claironnant, et qui eût été pénible sous une vieille plume, me semblait au contraire, sous celle-là, plein de promesses et de renouveau. [...] Paru dans une revue où l'on n'aime pas la fanfare, l'article prenait une signification qu'il n'aurait pas eue ailleurs ; il figurait un symptôme de santé*⁵⁰ ». Ces prises de position vont bien ressembler à une « campagne », mot employé par Paulhan après la Libération. Petitjean revient à la charge avec la chronique « Après l'après-guerre », et Paulhan y insère des « Airs du mois », un bel hommage à Péguy en juillet 1939, et l'article de Paulhan, pris souvent comme annonciateur de la Résistance, « L'Espoir et le silence »⁵¹. Petitjean fera toute la campagne de la « Drôle de guerre », jusqu'à recevoir, le 14 mai 1940, devant Forbach, une grave blessure à la suite de combats acharnés contre les Allemands.

Pour conclure

Au début de leur association à la revue, Caillois et Petitjean semblent avoir en commun une intelligence géniale, une capacité inépuisable d'érudition, une curiosité intellectuelle sans limite. L'un et l'autre apportent une nouvelle approche, introduisant et représentant un nouvel esprit critique à *La NRF*. Chez Caillois, en s'appuyant sur l'apport de la science, la critique ethnologique et sociologique en est rehaussée et développée. Chez Petitjean, il s'agit de mobiliser l'un des plus précieux atouts de la France, la jeunesse, et de la rassembler, et la faire passer à l'action. Aux yeux de Paulhan du moins, Petitjean aurait pu être autant l'homme d'action que l'était Malraux à l'époque. En outre, Caillois et Petitjean ont bénéficié tous deux de la complicité de Paulhan, qui souhaitait former « à *La NRF* une sorte de conseil : Sartre, Petitjean, et vous [Caillois]⁵² ». Paulhan a fourni à Caillois une tribune pour le Collège de Sociologie. Chez Petitjean, Paulhan reconnaît son ambition de vouloir devenir « écrivain » : « *Ce que je voudrais être, c'est un écrivain, c'est-à-dire un homme qui examine ou ressent les problèmes de son temps (les problèmes spirituels et les autres) d'un point de vue assez généralement humain. Je suis convaincu que certains de ces problèmes vont se poser à nous de façon de plus en plus*

⁵⁰ « Contre l'humiliation », *La NRF*, n° 302 du 1^{er} novembre 1938, p. 782.

⁵¹ Voir « Après l'après-guerre », *La NRF*, n° 300 du 1^{er} septembre 1938, p. 478-488, « Péguy et nous », *La NRF*, n° 310 du 1^{er} juillet 1939, p. 5-13, et « L'Espoir et le silence », *La NRF*, n° 321 du 1^{er} juin 1940, p. 721-722.

⁵² J.P. à R.C., *Correspondance*, lettre du 18 août 1938, p. 89-90.

*impéieuse*⁵³ ». Assurément, Paulhan fera de son mieux pour appuyer Petitjean dans ses efforts pour lancer sa revue, *Courrier de Paris et de Province*, dont paraît seulement le numéro zéro, à la veille de la guerre. Chez Caillois (qui passera la guerre en Argentine), c'est un projet de critique ambiguë qu'appuie Paulhan ; chez Petitjean, c'est le patriote, la défense de ce « *quelque chose qui ressemble à la République* ». Finalement, c'est en partie à cause de cette campagne critique concertée, que Paulhan prendra sa part de responsabilité vis-à-vis de Petitjean, visé par l'Épuration au sortir de la guerre⁵⁴.

⁵³ A.P. à J.P., lettre du 5 juillet 1938, *Corr.*, p. 196.

⁵⁴ Voir mon article « Défendre la France: la correspondance Jean Paulhan-Armand Petitjean », *Questions sur la responsabilité de l'écrivain au sortir de la Seconde Guerre mondiale*, Société d'études céliniennes, 2008, p. 35-51, ainsi que *Corr.*, « Introduction », p. 7-44.